

— Il l'est, il suivra le blanc.

— Mon frère veut-il encore me porter? demanda Paul au nègre qui semblait être fier de cet emploi.

— Oui, bon fétiche, cela me portera bonheur de t'enlever sur mes épaules.

— En route sans plus tarder. Toula, tu vaincras si tu n'oublies pas l'esprit blanc. Ton cri de guerre sera : « L'esprit blanc a parlé! »

LIV

SUPPLICES

Henri et Susse étaient partis à la recherche de Paul.

Catherine avait été sublime de résignation. Elle avait refoulé son chagrin et dévoré ses larmes. Elle paraissait calme en souhaitant à Henri un heureux et prompt retour.

Elle s'était dit qu'elle ne devait point faiblir et qu'il fallait laisser à l'homme qu'elle aimait le courage dont il avait besoin pour mener à bonne fin sa généreuse entreprise.

— Seigneur Herboricus, disait Criquet en regardant Henri s'éloigner, voudriez-vous me dire comment on appelle la chose qui emporte le comte de Simo?

— Quelle question puérile! Cet animal est un chameau, je suppose!

— Erreur! Là où vous voyez un chameau je ne vois, moi, qu'un mobile instrument de supplice.

Catherine sentit son cœur se glacer en entendant cette réponse.

La noble jeune fille avait saisi l'allusion cachée sous les paroles imprudentes de Criquet. Elle n'avait pas, pensait-elle, assez refoulé ses peines intérieures, on lisait trop facilement sur sa physionomie ses émotions les plus intimes et l'on croyait qu'Henri souffrait plus qu'elle et à cause d'elle. Elle ne voulait rien laisser transpirer de son amour. C'était à lui cet amour, à lui seul. Le laisser deviner par d'autres que par Henri, c'était l'amoindrir, c'était le rendre banal. Aussi fit-elle un effort héroïque; elle donna un autre tour à l'entretien, affecta une indifférence qu'elle était loin d'éprouver et demanda quels étaient les événements qui s'étaient succédé pendant que Calao la retenait captive.

Criquet se mit l'esprit à la torture pour dénaturer le plus possible le récit de leur odyssée. Il en fit une sorte de comédie charivarique qui, plus d'une fois, fit rire le savant jusqu'aux larmes.

Pendant que Criquet narrait à sa façon, Henri s'éloignait sur sa monture fatiguée. Il pensait à Catherine, à Paul, au présent, à l'avenir, au bonheur, à la vengeance. Il devait, se disait-il, sauver Paul à tout prix, car à son salut se rattachait celui de Catherine. Tout en allant à la rencontre du frère, il regrettait de ne pouvoir rester près de la sœur. Hélas ! il n'avait pas le don de l'ubiquité. En allant vers l'un, il était forcé de délaisser momentanément l'autre. Son bonheur ne serait assuré et complet que quand il aurait rendu le frère à la sœur. Tout en ayant charge d'âmes, il devait veiller aussi sur sa conservation personnelle pour ne jeter aucun trouble dans l'existence de deux êtres qui lui étaient si chers.

Il avait hâte de rejoindre Paul dont les minutes de vie étaient peut-être comptées. Le plus léger retard pouvait lui être fatal.

Il allait brûlant d'une fiévreuse impatience. Chaque seconde qui s'écoulait était pour lui un supplice, et pourtant il avançait.

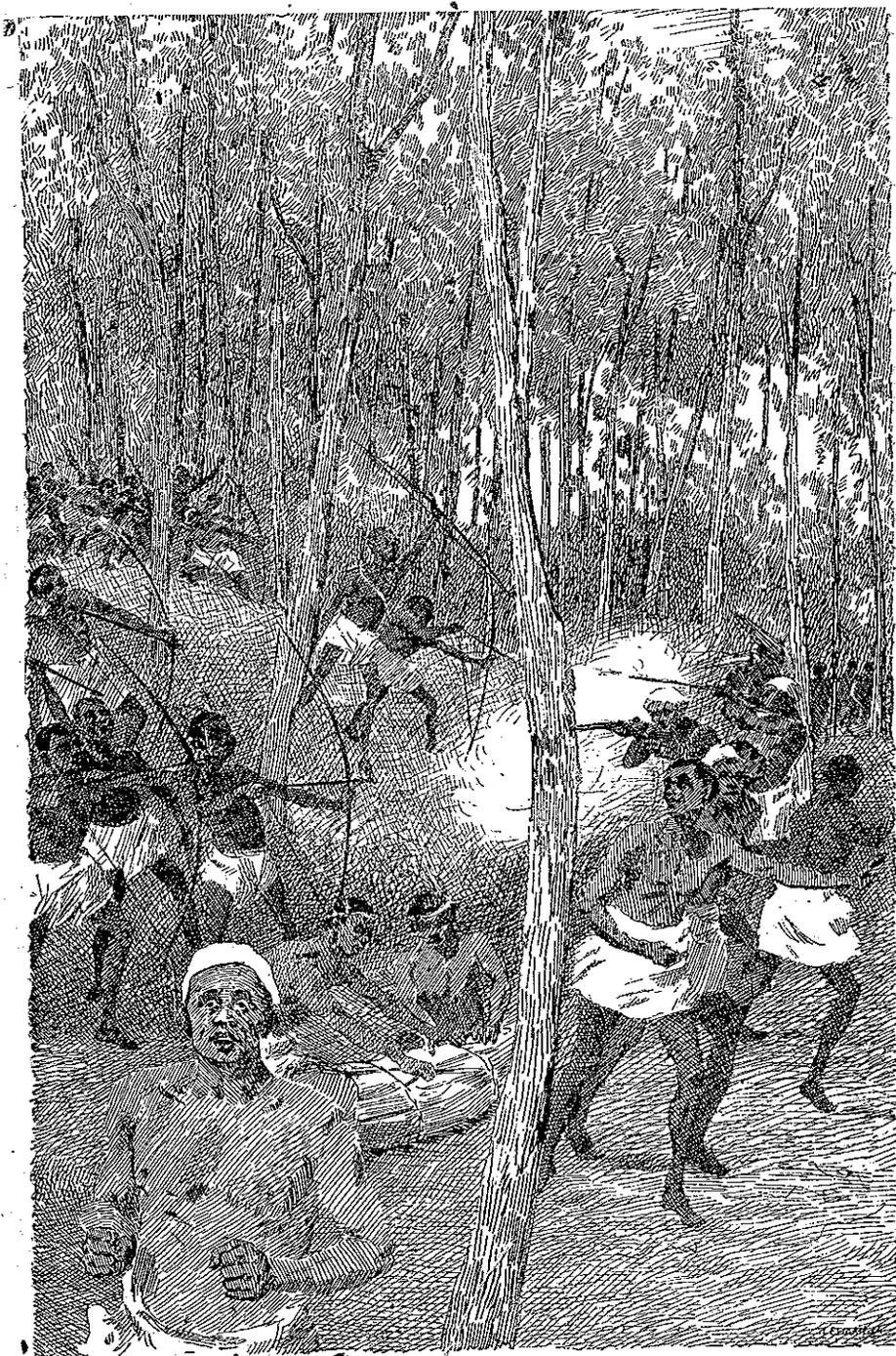
Il reconnaissait déjà les montagnes voisines de Louala.

Il n'avait pas mangé depuis la veille ; aussi, malgré sa grande contention d'esprit, ressentait-il les cruels tourments de la faim. Pour conserver ses forces, pour combattre s'il en était besoin, il devait, nonobstant ses inquiétudes et ses préoccupations, prendre quelque nourriture.

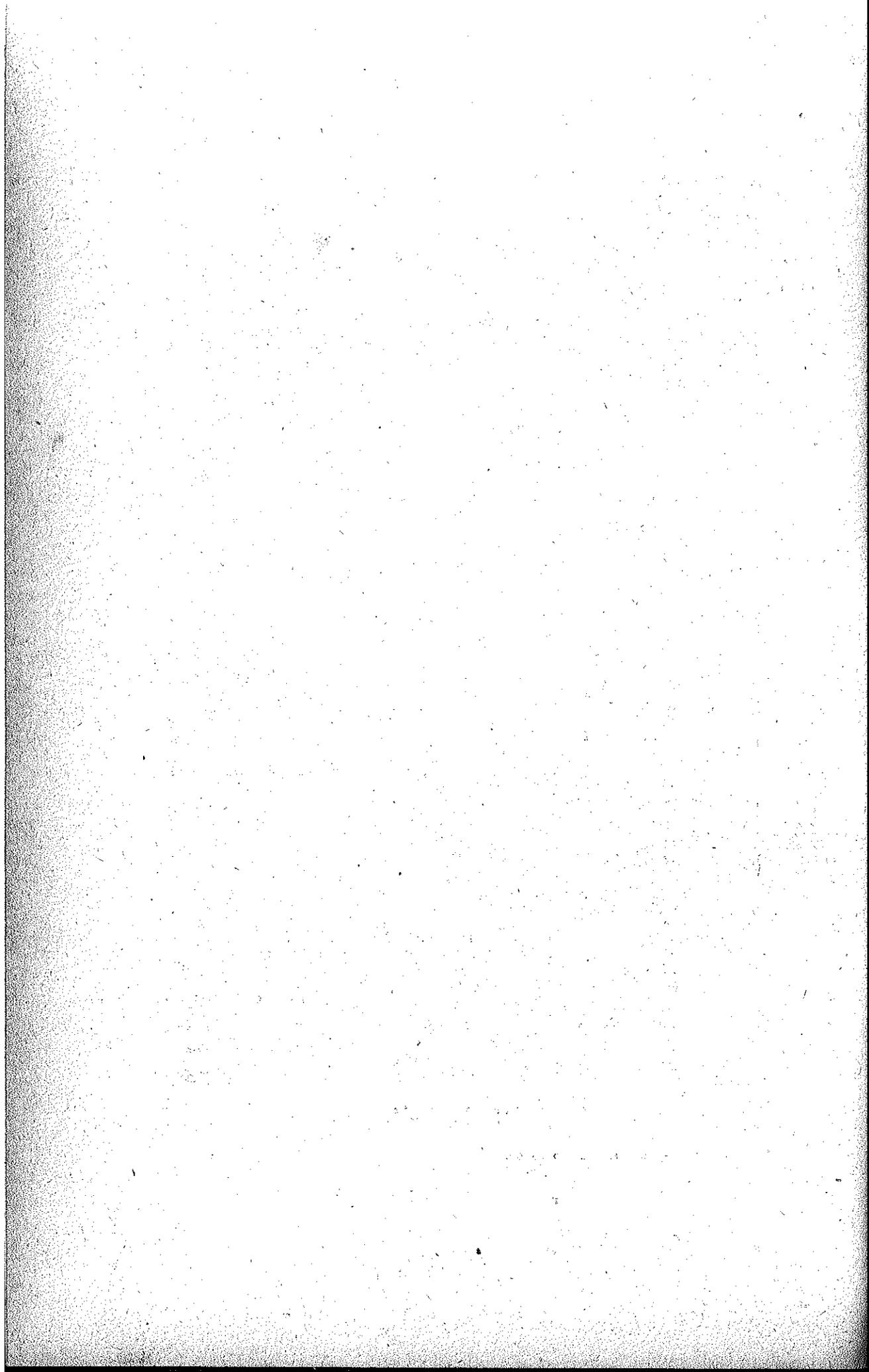
En traversant un bois où il se trouvait relativement en sûreté, il se mit à chasser et dit à Susse d'en faire autant de son côté.

Susse, que le contact des blancs avait rendu brave et qui tenait, lui aussi, à avoir *son trophée*, s'était, dans une rencontre, emparé d'un chapeau qu'il portait fièrement sur son chef. Ce chapeau offrait tout ce qui pouvait exciter la convoitise de la gent noire, voire même d'un souverain de cette couleur. Ce pétase, large comme un parasol déployé, était blanc, rouge, vert, jaune, de toutes couleurs ; il était en outre surchargé de plumes, de rubans, de boucles et de pompons. Pas un habitant de Louala ne l'avait contemplé sans envie.

Susse, coiffé de son pharamineux chapeau, allait de son côté à la recherche d'un gibier à poil ou à plume. Il était plein de confiance. Puisque son maître lui avait indiqué la direction à suivre en lui disant « chasse par là », c'est que le gibier était de ce côté ; le fétiche blanc savait tout et ne se trompait jamais.



UN COMBAT DANS LES BOIS.



Malgré cette foi robuste, il battait les broussailles sans apercevoir le moindre quadrupède, le moindre volatile. Arrivé au bord d'une plaine sur laquelle il jetait des regards distraits, il crut distinguer au loin des masses confuses qui ressemblaient à des êtres humains. Il avança sans bruit et en se tenant prudemment sur ses gardes.

A force de regarder, il finit par se convaincre que c'étaient des hommes, des femmes, des enfants, des nègres, des esclaves attachés en chapelets et paraissant se reposer.

Pendant que Susse se demandait, l'arme prête, s'il devait avancer ou reculer, une magnifique outarde se leva à quelques pas de lui et se mit à courir. Il tira et alla ramasser l'oiseau qu'il venait d'abattre.

Le coup de feu provoqua un certain mouvement parmi les esclaves. Le chasseur redoubla d'attention.

— Aija ! s'écria-t-il soudain, des esclaves ! Les négriers, allons tuer cela.

Grâce à ses longues jambes, il fut bientôt près des groupes qui avaient fixé ses regards.

— Aija ! levez-vous ! dit-il en s'avançant, je suis le serviteur du blanc fétiche, les voleurs d'hommes ne sont que de la poussière sous ses pas.

Les malheureux demeurèrent immobiles.

Le spectacle qu'il avait sous les yeux fit frémir d'horreur et d'indignation le fidèle serviteur d'Henri.

Les négriers avaient abandonné leurs esclaves. Espéraient-ils revenir ? avaient-ils voulu ménager une partie de leur cargaison ? Ces suppositions étaient admissibles, car ils avaient choisi un ou deux individus dans chaque chapelet et leur avaient brisé les jambes, ils avaient blessé mortellement des enfants qu'ils avaient ensuite étroitement liés au cou de leur mère. Ces morts et ces mutilés entravaient la marche des vivants. Pour ces derniers la fuite était impossible. Tous ces abandonnés mouraient de faim et de soif à côté de blessés dont la gangrène couvrait les plaies. Quelques-uns étaient assis, sans pensée, sans regard, atones ; la faiblesse les plongeait dans la torpeur ; d'autres avaient essayé de fuir, ils étaient tombés dans des attitudes qu'ils n'avaient pu changer et où ils avaient trouvé la mort. Les survivants avaient un aspect lamentable. Susse regardait, les pieds cloués au sol par la stupéfaction. Il se demandait si ce qu'il voyait était réel et s'il n'était pas sous le coup d'un effroyable cauchemar. Tout à coup il bondit comme secoué par une étincelle

électrique. La colère l'exaspérait et en faisait un lion. Il chercha des ennemis à déchirer; la plaine était déserte. Il était soldat, il pensa à soulager. Il jeta son outarde à terre et la divisa en nombreux morceaux qu'il mit entre les lèvres qui avaient encore la force de s'ouvrir. Puis, la distribution terminée, il pensa au fétiche.

— Il donnera un autre gibier, se dit-il. Je vais l'avertir.

En courant il passa près d'un négrier qui gisait dans la plaine, la tête brisée par un coup de feu; un chameau épuisé, blessé, exsangue, était près du mort.

— Bon fétiche, merci, s'écria Susse, voici de quoi assouvir la faim de mes malheureux frères!

Alors avec une adresse et une agilité surprenantes, il se mit à dépecer la bête et en porta la chair aux délaissés.

Leur faim était soulagée. Susse, tranquilisé, s'empressa d'aller informer Henri de la rencontre navrante qu'il venait de faire.

— Et tu ne les as pas délivrés? s'écria le jeune homme dont les instincts généreux s'étaient réveillés.

— Vous délivrer; vous, fétiche; moi, serviteur.

— Conduis-moi, Susse, allons mettre un terme aux tortures de ces infortunés.

Après quelques minutes d'efforts, les entraves des esclaves tombaient, les malheureux pouvaient retrouver l'usage de leurs membres endoloris, se remettre sur leurs jambes et marcher. Ce fut pour eux un délire de joie et de gratitude. Susse et Henri étaient largement récompensés de leur bonne action par la reconnaissance qui leur était si vivement, si sincèrement témoignée.

Pendant que ces tristes victimes de Calao s'étiraient les membres et s'efforçaient de reprendre leur équilibre, Henri songeait à utiliser le concours des plus valides. Il se disait que le souvenir des mauvais traitements, des souffrances, des cruautés subies, entreten chez l'homme un ferment de colère et de vengeance qui chez le noir peut tenir lieu de courage. Il conçut un projet qu'il réalisa aussitôt.

Aidé par Susse, il établit quatre catégories parmi les esclaves affranchis. Dans la première il plaça les blessés, les valétudinaires, les femmes et les enfants. La deuxième fut chargée de veiller sur la première et de la soigner. La troisième, la plus nombreuse, fut confiée à Susse qui reçut l'ordre de se porter à l'est du village. La quatrième, composée de dix noirs vigoureux, devait se diriger au nord sous les ordres d'Henri.

Susse et ses hommes, faisant office de réserve et de poste de retraite, serviraient au besoin de colonne d'attaque.

Ces dispositions une fois réglées, il fut convenu que l'on s'armerait de solides bâtons empruntés aux arbres du voisinage.

Susse avait une foi inébranlable en son fétiche blanc.

Les deux troupes s'engagèrent chacune dans la direction convenue.

LV

LE GÉNÉRAL SUSSE

Paul Tcherkoff, Toula, Ikilo et le peloton de négriers avaient, ainsi que nous l'avons dit, pris possession autour du village ruiné où la veille encore commandait Louma.

Toula, son successeur, comptait ses hommes, peu nombreux à la vérité, mais pleins de cet enthousiasme que donne la victoire. Se sentant protégé par l'« esprit blanc », il envisageait sans inquiétude les combats qu'il aurait à soutenir contre ses ennemis. Il se sentait fort de la force occulte qu'il reconnaissait à son protecteur.

Des nègres, qui avaient vu l'Européen aux prises avec les négriers, affirmaient qu'il mangeait les balles et les sabres des assaillants; d'autres rapportaient l'avoir vu planer dans l'air; d'autres renchérisaient encore sur ces récits merveilleux.

Henri arrivait au refuge. Il s'élança avec un vague espoir vers son inscription et lut ces deux mots tracés par Paul : « J'irai ».

— Il est venu ! s'écria-t-il. Il est déjà parti. Et je ne l'ai point rencontré. A-t-il pris la bonne direction ? Oh, je perds ici un temps précieux ! Cher Paul, chère Catherine, vous me rappelez : votre appel ne sera pas vain !

Il rejoignit ses hommes en toute hâte.

— Personne, dit-il en considérant les ruines et la plaine. Il est parti. Calao et sa bande sont en fuite.

Soudain des hurlements partirent du bois voisin : c'étaient des cris de guerre.

— Susse ! exclama Henri ; volons à son secours !

Les dix noirs se précipitèrent à sa suite.

En effet, le roi Toula et ses noirs se disposaient à attaquer les hommes que commandait Susse.